

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'assemblée

Jean-Pierre Piché

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Piché, J.-P. (1989). L'assemblée. *Liberté*, 31(6), 29–43.

JEAN-PIERRE PICHÉ

L'ASSEMBLÉE

Quand je me suis décidé, il n'y avait plus une minute à perdre. J'ai foncé comme un fou. Aussitôt la porte franchie, je me suis arrêté. La salle dans laquelle je me trouvais n'était ni humide ni sombre ni enfumée. Elle était grande, éclairée au néon, l'air y était sec et il faisait froid. J'ai tout de suite reconnu Pierre, celui qui animait la réunion. Il était seul à l'avant, face à l'assistance. Les autres, je les voyais de dos seulement. Il y avait aussi l'homme de plomb: assis de travers sur sa chaise, légèrement affaissé, la tête inclinée vers l'avant, il fixait le sol et faisait des grimaces. Je me suis demandé ce qu'il pouvait faire dans une réunion où l'on était censé s'entraider. Je suis resté un bon moment à l'arrière de la salle, adossé à la porte.

C'était commencé. Il y avait un gars debout sur une chaise. Il criait: «Je suis sur le bureau... je suis sur le bureau.» Il prononçait *beureau*. La personne assise à côté de lui essayait de le faire descendre de là en le tirant par la poche de son pantalon. Pierre, en avant, lui faisait des signes et lui parlait doucement. «Non... Robert... pas maintenant... Robert... non.» Mais Robert ne voulait rien entendre: «Il y a du nouveau... j'veux dire... on va se concentrer sur la table, on va la faire bouger.» Pierre s'est levé: «Robert, c'est moi qui préside! Je

Né en 1950, Jean-Pierre Piché est professeur au collège Montmorency. Tout comme *Trois films*, paru dans notre livraison précédente, *L'assemblée* est tiré d'un recueil de nouvelles en préparation.

t'ai mis sur la liste, attends ton tour. – Mais je suis sur le dossier, c'est important... – Robert!» Il s'est tu. Il y a eu des murmures dans la salle et j'ai entendu quelqu'un qui a dit: «Si c'est pas triste, un gars si intelligent.»

J'ai marché vers les rangées de chaises vides. Je me suis installé et j'ai regardé les gens dans la salle. J'ai reconnu deux autres personnes, les gars qui s'étaient occupés de moi dans les dernières semaines. Les autres, je ne les connaissais pas, je les avais peut-être déjà croisés dans les ascenseurs, mais si c'était le cas je les avais bien oubliés. En tout, on était peut-être une trentaine. Pierre consultait sa liste et il appelait les gens par leur prénom en les cherchant des yeux. Il m'a remarqué. Je lui ai souri et j'ai fait un signe de la main, mais il n'a pas répondu. Il a scruté la salle: «Jean.» Le gars en question s'est levé et s'est dirigé vers le micro numéro un. Pierre a rayé son nom sur la liste et en a ajouté un autre. Il y avait d'autres micros, le numéro deux dans l'allée de droite et le numéro trois à l'arrière. J'ai pensé qu'avec tous ces appareils, la salle allait se remplir bientôt et que je n'étais pas le seul à être en retard.

D'abord je ne voulais pas venir à leurs réunions. Mais ils avaient utilisé de bons arguments. Ils avaient commencé par dire qu'on était tous dans le même bateau, ou le même bain, ou la même galère, je ne me souviens plus exactement comment ils ont dit ça, peut-être simplement qu'on était dans la merde, et que dans des moments pareils il ne fallait surtout pas s'isoler, que chacun de nous tirait profit de ces réunions, que chacun y apportait quelque chose aussi. Malgré tout, je n'arrivais pas à me décider. Ils se sont faits plus pressants. Ils ont parlé des conséquences, je ne savais pas lesquelles et je n'ai pas demandé mais ça m'a ébranlé, ça, le mot «conséquences» qu'ils ont prononcé dans les derniers jours parce que je ne voulais rien entendre, j'étais bouché. «Il ne faut pas trop se faire tirer l'oreille», me disaient-ils. J'ai pensé qu'ils allaient finir par me les couper et me les fourrer dans la bouche, mes oreilles, si je ne me décidais pas. Je devrais peut-être me

taire. Ils n'auraient pas fait une chose pareille. C'était seulement des trucs que j'imaginai. Je veux dire, si je n'étais pas allé, il ne serait rien arrivé du tout. Les gens qui ne viennent pas, on les regarde de haut, on ne leur parle jamais, bon, on fait comme s'ils n'existaient pas, rien de plus. Ce n'est pas dangereux.

Je m'étais trompé. Personne n'est arrivé après moi. Pourtant, la liste ne cessait de s'allonger. «Jacques»... «Vincent»... «François»... «Paul». Quand quelqu'un venait au micro, ça durait dix ou quinze minutes, des fois plus. Plusieurs bégayaient, bafouillaient, s'emmêlaient dans leurs propos. Souvent ils répondaient à quelqu'un qui avait parlé longtemps avant et ils ne se souvenaient pas bien de ce qu'ils avaient entendu. Ils disaient «comme François l'a dit», ou Paul ou Vincent, et François ou Paul ou Vincent se levait pour dire qu'il n'avait jamais dit ça, ou alors il lançait: «Question de privilège!», et là le président devait absolument décider quelque chose, et quand il disait oui, Vincent ou Paul ou François parlait, et les autres ne pouvaient continuer qu'après, quand Paul ou Vincent ou François avait fini de se vider le cœur. Qu'est-ce que je faisais là? Ce n'était pas du tout ce qu'on m'avait promis. Ils m'avaient dit qu'il serait question d'argent, qu'il y avait une grosse somme en jeu. Mais personne n'en parlait, même que c'était le contraire, ils disaient tous que l'argent, ce n'était pas ça le problème. Alors, c'était quoi? En plus, c'était difficile d'écouter. Il y avait constamment des soupirs, des exclamations, des rires. Des gens se levaient pour aller parler à d'autres et, accroupis un peu partout dans la salle, ils entreprenaient des conversations à mi-voix. On entendait le bruit des chaises déplacées sur le terrazzo. Les tables, le bureau, les dossiers, les échelles, je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient. Je me sentais comme dans une chaloupe au milieu d'un lac brumeux, avec des petites vagues qui font tanguer légèrement. Évidemment, les premières fois on ne peut pas tout comprendre. Il est même possible qu'on ne comprenne rien du tout, il y en a qui pensent que c'est préférable. En tout cas,

c'est normal, mais je ne pouvais pas savoir, c'était la première fois.

«Madeleine.»

«Je vais vous le dire, moi, ce qui se passe à la table: rien. C'est vrai, ils ont parlé de P4, mais à mots couverts et dans les corridors seulement. Bon, qu'est-ce que ça signifie? P4, ce n'est rien, il faudrait aller chercher P5 et P6 pour que ça vaille la peine. Mais supposons qu'ils le proposent. Nous offrir P4 en P3, alors qu'on ne connaît ni l'IPC 88 ni les allocations résiduelles afférentes, quand il fait moins trente dehors et que personne n'est prêt à se faire geler la pancarte sur le trottoir, c'est de la provocation pure et simple. Surtout qu'on a les 7.14.20 sur les bras en ce moment et que les M.A.P.A.S. sont toujours sur le carreau! C'est un piège. Je ne comprends pas que le bureau trempe là-dedans. Est-ce que Robert est sur la liste? Parce qu'on a besoin d'éclaircissements là-dessus. Et le ministre dans tout ça, qu'est-ce qu'il fait? Il nous envoie des tablettés pour négocier à une table qui n'existe même pas au sens de l'article deux! Ils n'ont rien dans les mains, ils sont là pour voir ce qu'on a dans le ventre, pour nous explorer les entrailles jusqu'au trognon. Il y a des limites! On a eu un caucus inter-tables là-dessus. Et vendredi, le treize, à quatre heures trente, on leur a dit que dans ces conditions on ne voulait plus les voir, d'aller refaire leurs devoirs, de mettre de la viande autour de l'os et de nous téléphoner au motel quand il y aurait quelque chose à gruger.» Il y a eu des applaudissements et des bravos dans la salle. «Ils veulent nous abattre. Au lieu de s'asseoir à la table, ils vont se battre la gueule à gauche et à droite, ils répandent des rumeurs sans fondements. Qu'est-ce qu'on entend à la radio et à la télévision? Qu'on est des chromés mur à mur bardés de lard, qu'on est assis sur notre ancienneté, et qu'on ne pense qu'à la retraite. Ça ne passera pas! On ne restera pas là à regarder passer le train, et on ne s'enfargera pas dans les fleurs du tapis. Attention! On va se battre. Attention! On va galvaniser nos troupes', voilà ce qu'on leur a dit, vendredi, le treize à quatre

heures trente. Bon, j'ai donné l'information. Tout le monde a l'heure juste maintenant. Est-ce que Robert est sur la liste? Oui? Bon, je reviendrai plus tard avec les moyens d'action.» Les gens ont encore applaudi. Elle s'est assise. Depuis mon arrivée, c'était bien la première intervention qui avait du sens. Ça devenait intéressant.

«Robert.»

Robert s'est levé, il a regardé autour de lui, il semblait hésiter. Finalement, il a grimpé sur sa chaise. «Bon, j'veux dire... ce qu'elle vient de dire là, Madeleine, j'veux dire... c'est pas si simple... on peut se pencher là-dessus... bon, mais c'est toute une analyse, là, c'est tout le dossier de la négo... on peut pas se tirer dans le champ n'importe quand... on n'est pas des kamikazes, on a des comités... j'veux dire... il y en a qui se pètent les bretelles... mais on n'est pas tout seuls, il faut penser à l'organisation... je suis sur le bureau, et le bureau pense table en ce moment...» Il était très nerveux. En parlant, il se passait constamment la main sous le menton et de temps en temps se tirait les poils de la barbe. Il suait à grosses gouttes. Ça commençait à trépigner dans l'assistance. Il a dû s'en rendre compte, son débit s'est accéléré. «Écoutez, je suis sur le dossier, on a tâté le terrain en hauts lieux et il y a du mou, il y a une ouverture sur l'enveloppe, il y a peut-être quelque chose à aller chercher là... Bon, là, j'veux dire, on va faire un *mouve* là-dessus. P4 est dans le portrait, j'peux pas en dire plus pour l'instant, c'est de la stratégie...»

«La vérité, c'est que tu ne veux rien faire. Dis-le donc, qu'on en finisse, et tais-toi!» «Tu peux te l'ouvrir la trappe, vous avez accepté d'ouvrir l'enveloppe, c'était écrit dans le journal de ce matin.» «On m'a coupé la parole, c'est dégueulasse, j'veux dire...» Pierre s'est levé. Il lui a dit de ne pas s'énerver, et de reprendre là où il avait laissé. «Plus loin, plus loin! Qu'il reprenne juste là où ça finit, on en a assez entendu!» Robert s'est mis en colère, il a invoqué des saints noms, il nous a menacés de se taire pour de bon et s'est renfrogné. Mais ce n'était qu'une manœuvre, ça n'a pas duré trente

secondes: «C'est une guerre de table, et on va la faire... j'veux dire, on va cibler nos objectifs de table, on va se repositionner en fonction des aspects conjoncturels... laissez-moi finir... on va développer des stratégies...» «LANGUE DE BOIS! LANGUE DE BOIS!» Celui qui a crié ça a réussi à faire taire tout le monde pendant quelques secondes, mais l'autre, ça l'a fouetté l'animal, je veux dire dossier de table, il a répondu du tac au tac que langue de bois tant qu'on voulait, il était prêt à mettre sa tête sur le billot et l'autre a crié que oui, qu'il le fasse, qu'il périrait par là où il avait péché, ça je n'ai pas bien compris, et qu'on lui cloue son cercueil au plus vite depuis le temps qu'il nous faisait chier, et pour finir il l'a traité de fossoyeur de quelque chose que je n'ai pas compris non plus. Mais Robert ne voulait pas lâcher. «J'ai pas fini. On a des positions STAK. Ceux qui ne s'aligneront pas une fois pour toutes là-dessus, j'vous le garantis, le bureau va les tasser...»

Faute de pouvoir le faire taire, on l'a enterré. Plusieurs se sont mis à scander «AC-TION! AC-TION! AC-TION!» en tapant sur les chaises vides. C'était la pagaille générale, ça partait dans toutes les directions. Je me suis attrapé une chaise et j'ai commencé à faire du bruit avec les autres. J'étais très excité, très content d'être venu. Pierre était le seul à garder la tête froide, mais il était débordé. À force de crier «À l'ordre! À l'ordre!», il a imposé un semblant de silence, puis il a donné la parole à un gars qui a commencé: «Ici, nous formons tous comme une grande famille...» C'est tout ce qu'il a pu dire. Une véritable tempête s'est levée dans la salle, avec du vent, des vagues, de la houle. Le gars est resté devant le micro, il a levé les bras au ciel deux ou trois fois, puis est retourné sur sa chaise. Remarquez, ce n'était pas tant ce qu'il disait, il avait plutôt raison il me semble, c'était surtout le moment. Moi, je commençais à m'échauffer. J'avais envie de gueuler quelque chose mais je ne savais pas quoi. À cause des histoires de cercueil et de fossoyeur, et aussi parce que je l'avais déjà entendu ailleurs, je pensais: «Sépulcres blanchis! Sépulcres blanchis!» mais ça ne tenait pas debout, dire une chose

pareille. Je me suis calmé un peu, j'ai commencé à me questionner sur le sens de ces paroles, je veux dire ce qu'elles disent vraiment quand on les lâche au bon moment, puis après il était trop tard même si j'étais décidé parce qu'un cri terrible est parti du fond de la salle.

«MY DEAD BODY! OVER MY DEAD BODY!» Silence.

Ça, le silence, dans ces affaires-là, on a vraiment l'impression qu'il se passe quelque chose. On n'entendait plus que le bruit des autos à l'extérieur et celui de la ventilation. La femme qui avait crié était debout à l'arrière de la salle. Elle était frêle, avait les cheveux gris et flottait dans une robe blanche sans manches. Elle s'est avancée et a commencé à parler, mais cette fois d'une voix plus faible, presque souffreteuse. Elle a parlé de l'enveloppe. Elle a expliqué que toute sa vie était là-dedans, qu'elle ne pourrait pas tolérer qu'elle soit ouverte. «J'étais là en 68 quand on l'a obtenue, j'étais là en 72, en 76, en 80 et en 84. Cette enveloppe, c'est comme mon bébé.» Elle a continué en baissant la voix graduellement, et après quelques minutes ce n'était plus qu'un mince filet qui filtrait. On l'imaginait déjà aux dernières extrémités. Quelle enveloppe, qui voulait l'ouvrir et pourquoi, je voulais tout savoir. Je me suis penché vers ma voisine de gauche et j'ai posé les questions. Elle m'a regardé d'un drôle d'air: «Mais... mais c'est une enveloppe fermée depuis toujours!» Évidemment, une enveloppe fermée depuis toujours... Je me suis mis à penser aux bouteilles jetées à la mer, puis aux petites échelles que mon grand-père construisait dans des bouteilles. Il faisait peut-être des bateaux, je n'en suis plus certain, j'ai pu en voir ailleurs ou alors je l'ai seulement désiré, oui, j'aurais bien aimé qu'il monte des bateaux. Son histoire d'enveloppe, c'est difficile à expliquer, mais ce n'était pas très différent. À cause de ces vieilles histoires, j'en ai perdu un bon bout, mais j'entendais toujours la voix d'Estelle en arrière-fond. C'était très beau, très émouvant cette petite voix qui fendait les flots sous mon crâne, ça me faisait des vagues jusque dans l'estomac. Elle, je pouvais la comprendre. Une enveloppe qui est tout,

qu'après si on l'ouvre il n'y a plus rien, et alors vaut mieux mourir, ça, je connaissais.

«Elle est timbrée.» C'est cette petite phrase, prononcée à voix basse mais juste assez fort pour que tout le monde l'entende, qui m'a ramené sur terre. Ça m'a écœuré. Elle, elle a fait comme si de rien n'était, elle est restée très digne, elle a continué jusqu'à sa conclusion avec sa voix d'écorchée en faisant entrer des trémolos en plus, et à la fin, ça c'était magnifique, le plus beau moment de la soirée si je fais exception de ce qui m'est arrivé plus tard, elle a haussé le ton d'un seul coup, on voyait bien un peu que c'était calculé mais quand même, et elle a décoché des flèches empoisonnées à l'intention du gars qui l'avait traitée de timbrée. «Il y a ici des verts, des rouges, peut-être même des jaunes, et des caméléons en grand nombre, on n'y peut rien. C'est pourtant une question importante, celle de savoir de quelle couleur on est. Quant à moi, je suis peut-être timbrée MAIS JE NE SUIS PAS ROUGE.» On sentait qu'elle était sur le point d'éclater, et je mettrais ma main au feu que personne ne le souhaitait, qu'elle éclate, parce que ça devait être de la dynamite cette femme. Personne n'osait plus respirer. Elle s'est tournée vers la salle et a montré ses mains d'un geste théâtral. «JE N'AI PAS DE SANG SUR LES MAINS, MOI!» et tout le monde a compris qu'elle parlait de lui qui est resté impassible avec trente paires d'yeux tournés soudain dans sa direction.

Il y a eu d'autres interventions sur l'enveloppe, mais rien de bien intéressant. Après chacune je me disais, pensant à Estelle: «Ils ne lui arrivent pas à la cheville» et je pensais: «Jamais je ne pourrai parler comme ça. Jamais.» J'ai fini par comprendre que l'enveloppe en question c'était celle dans laquelle ils mettaient l'argent de nos salaires en attendant de nous le donner à la miette et à la petite semaine. Les salauds, en plus il nous payent seulement la moitié de ce qu'on vaut, c'est vrai. C'était bien comme on m'avait promis, on parlait d'argent, et ça me faisait plaisir de le constater.

Après l'intervention d'Estelle, l'homme de plomb avait

levé la main. Je m'étais dit elle est cuite, il va foncer vite fait sur la larronne, il va lui voler dans les plumes et lui river son clou, c'est pas son genre, les sentiments. Lui, c'est les principes. Je travaillais avec lui depuis assez longtemps pour savoir que c'était un drôle de pistolet. D'ailleurs, il n'a pas changé; il rumine un bon coup, exactement comme il faisait depuis le début de la réunion, et après, quand il ouvre la bouche, c'est comme une volée de plomb qui part. Et croyez-moi, en général il y en a pour tout le monde. C'est moi qui l'ai baptisé comme ça, il y a longtemps. Je me suis dit que lorsqu'il prendrait la parole, j'en profiterais pour aller pisser, mais rien que d'y penser ça m'a donné envie de pisser terrible, je ne pouvais plus attendre, alors je suis sorti. Tout compte fait, j'aimais mieux être là quand son tour viendrait. Je n'étais peut-être pas le seul à l'avoir dans le collimateur et j'ai pensé que si c'était le cas on pourrait en profiter pour lui régler son compte, le tabasser verbalement, au vu et au su, pas dans une ruelle humide et sombre.

En revenant des toilettes j'ai noté la présence d'un camion de Presse-Télé dans le stationnement. Il y avait quatre ou cinq personnes autour. Ils avaient sorti deux caméras et commençaient à dérouler les fils. J'ai pensé que je devrais peut-être entrer dans la salle en courant, me ruer sur le micro et gueuler: «Les journalistes sont là! Question de privilège!» Je n'ai rien décidé. Je suis entré dans la salle. Madeleine parlait des moyens d'action. «... oui, comment se battre quand le monde n'est plus ce qu'il était? Il faut lutter en n'étant plus nous-mêmes! On va se battre sur tous les terrains, en commençant par la radio, la télévision et les journaux. C'est le nerf de la guerre! On va s'armer de dossiers: d'abord un dossier noir sur le ministre, puis un dossier tout court, bien étoffé, avec des faits et des chiffres, sur nos conditions de travail. On va monter au front! On va alerter, informer, sensibiliser. On va convoquer conférence de presse sur conférence de presse, on va se payer des publicités, on va inonder les journaux de courrier, on va se faire venir des télégrammes d'appui de par-

tout, on va aller répondre à n'importe quelle question niaiseuse sur n'importe quelle ligne ouverte, bref, en un mot comme en mille, on va INTOXIUER l'opinion publique, après tout ce ne sera pas nous qui aurons commencé. Et s'il faut que le président fasse les quiz, il les fera. Et si les médias ne passent pas le message à notre goût, on montera un dossier noir sur les médias. Et que ceci soit bien clair pour tout le monde et Robert: on ne dérogera pas d'un iota des positions STAK. Dans six mois, on va faire un bilan local, un bilan régional, un bilan national et une étude de conjoncture totale, et s'il faut une job de bras à ce moment-là, fiez-vous sur moi, on va la faire, on n'est pas à court de ressources, et la preuve qu'on est prêt à se battre jusqu'au bout c'est qu'on va augmenter la cotisation au fonds de grève au cas où.» Quand elle a eu fini, elle a annoncé pour plus tard une proposition qui irait dans le même sens. «Mets-la sur papier et apporte-moi le texte», a dit le président d'assemblée.

J'ai su tout de suite qu'elle était dans le mille de l'Histoire avec ses dossiers et ses trucs dans les médias. Après un discours pareil, si t'es pas galvanisé comme une tôle de gouttière, si t'es pas déjà en train de cirer tes bottines pour partir en campagne, t'es rien du tout. Bon, tu ne connais pas tous les détails de l'affaire mais tu te dis: «Les soldats, eux, est-ce que...? Non. Bon. Et ça ne les empêche pas de marcher en rangs serrés.» Alors j'ai fait mentalement mes adieux à la vie, j'ai plié mes petits souvenirs en pensant à ceux que je ne verrais plus guère et je me suis dit, justement, à la guerre comme à la guerre et c'est parti.

Moins d'une minute après l'intervention de Madeleine, Pierre avait la proposition en bonne et due forme sur sa table. Il l'a lue. C'était bien comme elle avait dit, mais en mieux, avec la précision et le poids du plan d'action mûrement réfléchi et concocté à plusieurs, avec la stratégie d'ensemble, les différentes phases, de I à VI, les objectifs pour chacune, les lieux, les dates, les comités ad hoc, transitoires ou permanents, responsables ou consultatifs, autonomes, bicéphales

ou tripartites et avec tout ça, en prime et absolument gratuite, une liste d'attendus dont la seule lecture a fait piaffer d'impatience les plus tièdes d'entre nous. Et ce n'était pas tout. La première échéance de la phase I tombait ce jour-là, trente minutes plus tard: conférence de presse sur les décisions prises.

Trente minutes, ce n'était pas beaucoup. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre: il y avait déjà sept ou huit camions dans le stationnement. J'ai regardé derrière, vers les portes: les journalistes étaient massés juste de l'autre côté, on voyait leurs visages entassés si serré dans les petites fenêtres qu'ils en étaient déformés. J'ai pensé: «Si on se grouille un peu, c'est sûr, on enrichit d'une bobine les archives de la planète, et dans cent ans il y aura encore des gens pour s'envoyer ça sur des écrans et s'étonner de nos accoutrements et de nos façons de parler.»

Trente minutes. Dans la salle, toute le monde avait une horloge à la place du cerveau, sauf l'homme de plomb, évidemment, qui lui a du cerveau partout. C'était son tour. Il a commencé par dire que compte tenu de l'urgence de la situation, il laisserait de côté une foule de petits détails, d'aberrations logiques, de contre et demi-vérités, d'atteintes imperceptibles et fort probablement inconscientes aux règles fondamentales et à la doctrine du syndicalisme, toutes choses qu'il avait soigneusement notées depuis le début de la réunion, et qu'il s'en tiendrait à la proposition. Sur le fond, il était d'accord avec tout ce qui avait été dit et qui allait dans le sens d'une lutte organisée même s'il ne croyait pas à l'éventualité d'une victoire, ni même à la possibilité d'un gain minime. Cependant, du moment qu'il était membre d'une organisation dont c'était la raison d'être de lutter, la question se trouvait réglée en principe, d'où l'accord sur le fond qu'il avait exprimé et qu'il maintiendrait sans aucune espèce de réserve si l'analyse de la situation ne le forçait à plus de prudence et de circonspection. Incroyable! Il devait le faire exprès. Lorsqu'il a entrepris d'énumérer les facteurs multiples, complexes et interreliés auxquels il pensait, il ne nous restait plus que vingt

minutes, et moins de quinze lorsqu'il a enfin annoncé la couleur: «Il y a dans cette salle six pelés et quatre tondus, dix représentants syndicaux, deux éternels dissidents, deux agents provocateurs et trois ou quatre blancs-becs, en fait des béjaunes, mais je n'entre pas dans cette distinction pour le moment. Vous me direz que rien n'empêche, que toutes les instances STAK ainsi que les trois factions et les deux tendances de notre syndicat se trouvent, de fait, représentées, et vous n'aurez pas tort. Moi je vous dis que malgré tout ce n'est pas suffisant pour prendre une telle décision. Une bataille comme celle-là exige non seulement des ressources, de l'organisation et de la détermination, ce dont il est vrai nous n'avons jamais manqué, mais il faut en plus des êtres vivants, concrets, en chair, en os et en grand nombre, de façon à maintenir un feu nourri en direction de l'adversaire. Une telle décision exigerait un vote massif, le trois quarts des membres au moins, ce qui fait, si mes calculs sont exacts, deux cent quatre-vingt-huit personnes. Je voterai donc, à regret, CONTRE LA PROPOSITION.»

Dix minutes. Madeleine a expliqué très clairement que ce n'était pas la guerre mais quelque chose de plus subtil, une lutte d'images, que ça marchait tout seul, et que c'était justement parce qu'on était faibles et décimés qu'on tenait tant à jeter de la poudre aux yeux. Peine perdue: l'homme de plomb est resté inflexible, ainsi que tous ceux qui, ne me demandez pas pourquoi, s'étaient subitement rangés derrière lui. Plus le temps passait, plus il devenait évident qu'on ne s'entendrait pas sur les moyens d'action; la pagaille menaçait de reprendre de plus belle. J'étais triste et en colère.

Le temps était écoulé. Les journalistes se sont mis à faire toutes sortes de signes derrière les vitres. Madeleine est sortie pour les faire patienter. Elle est revenue en annonçant qu'on avait un délai, mais que si on voulait passer au téléjournal du soir, il fallait se grouiller. Bien sûr, le téléjournal, ce n'était pas la fin du monde, on pouvait le manquer, mais

décevoir et mécontenter les journalistes, ça, non, on ne pouvait pas faire ça, on avait BESOIN d'eux.

C'est à ce moment-là que j'ai vu rouge. Je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas demandé la parole ni rien. J'ai foncé sur le micro. Franchement, ce que j'ai dit, je ne m'en souviens pas. Si, une chose quand même. J'ai parlé de l'Arche de Noé. Je sais aussi qu'au début j'ai crié, tellement fort que ça a résonné comme si j'avais été au fond d'une grotte. Le reste, je ne l'ai pas oublié, je ne l'ai jamais su. Je ne savais pas ce que je disais. De toute façon ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est ce qui s'est passé après, quand je me suis tu. Il y a eu un silence à couper au couteau. Puis quelqu'un est allé au micro, le numéro un, parce que j'avais complètement oublié d'aller m'asseoir. «Merci.» Ça a résonné comme s'il avait été dans la même grotte que moi et les gens l'ont applaudi à tout rompre. Un autre est venu dire qu'avant mon intervention son idée était faite, il rentrait chez lui cultiver ses violettes africaines, mais que tout avait changé depuis et que ses violettes pouvaient toujours crever. Il a terminé lui aussi en faisant le coup de la grotte: «Solidarité! Solidarité!» Pendant plusieurs minutes encore ils m'ont adulé et abreuvé de compliments. Ils ont dit que j'avais du sang de base dans les veines et que c'était rare, ils ont salué en moi le blanc-bec d'envergure, la troisième roue du carrosse, le pionnier aveugle et le second violon. Puis, sans même me demander mon nom, ils m'ont élu porte-parole STAK. Le temps nous manquait mais j'ai quand même pris la parole pour dire que je leur devais beaucoup et que c'était une grande chose que de contracter la cause, surtout si rapidement, et que mon sang de base était prêt à couler. C'était très beau, très émouvant, mais je ne me suis pas laissé emporter. De toute façon je n'aurais pas pu: les journalistes ont commencé à taper dans les portes et certains d'entre eux nous ont menacés, si on ne leur donnait rien, de révéler au grand jour nos divisions internes et même le nombre de personnes présentes à l'assemblée. Madeleine est

retournée les voir. Elle leur a promis une grosse nouvelle et a négocié un autre délai.

On n'avait pas le choix, tout est allé très vite. On a voté une proposition qui disait à peu près que, malgré nos différences, nous étions en accord sur les objectifs, par conséquent nous déclarions la guerre, et qu'en front uni on était assez nombreux pour tenir en respect n'importe qui et siphonner la planète entière si ça nous chantait. Unanimité. On a voté la proposition de Madeleine, tous volets confondus. Unanimité. Robert et l'homme de plomb sont sortis de la salle en claquant la petite porte de côté. On a élu les responsables et les délégués. Quand on a eu fini, tout le monde avait quelque chose à faire, même les nouveaux et les dissidents, sauf deux personnes qui n'avaient pas dit un traître mot de la soirée. J'ai pensé que ça devait être eux les agents provocateurs. Et on était encore dans les temps pour le téléjournal. Pierre était épuisé. Il est venu me féliciter et il est rentré chez lui. Madeleine devait partir pour Québec, Estelle pour Toronto à une conférence STAK-STOK-STEK, les autres organisaient déjà les futures réunions pour préparer les dossiers. Ils sont tous venus m'encourager en me donnant des petites tapes sur l'épaule. Ils ont ramassé leurs affaires rapidement. Quand tout le monde a été prêt, on a ouvert les portes.

Il y a eu quelques minutes de confusion à l'arrière de la salle, puis il n'est plus resté que moi, debout entre les trois micros, et les journalistes qui fondaient. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi seul. Et j'étais terrifié. J'ai pensé: «Je ne pourrai jamais», puis je me suis dit qu'après tout j'avais été élu pour porter la parole et que ce n'était pas ça qui manquait, j'avais plutôt l'embarras du choix.

Tous les militants sur un pied d'alerte, une cause juste et une organisation puissante, une lutte à finir, nos contacts à travers le pays (j'ai ajouté «même sur le plan international»), nos émissaires en route et nos appuis dans la population (j'ai dit «le peuple est derrière nous»), je crois que je n'ai rien oublié. Ensuite, j'ai répondu à quelques questions. «Je ne peux

pas en dire plus, c'est de la stratégie.» «Oui, l'enveloppe fermée et les échelles progressives sont des priorités absolues.» «Non, ce n'est pas une question d'argent.» Et j'ai chargé à fond sur le patron. Un monstre vicieux, un exécuteur de basses œuvres, un valet sanguinaire, un bourreau inconscient. «Mais il ne nous effraie pas, d'ailleurs ce n'est pas à lui que nous nous attaquons mais aux pouvoirs qu'il représente, à l'hydre à trois têtes qui se cache derrière.» Ça aussi je l'avais entendu à l'assemblée et j'ai bien fait de le répéter, c'est ce bout-là qu'ils ont gardé pour le téléjournal. Ils ont seulement coupé la description des trois têtes et des trois chapeaux de l'hydre, et comment on se préparait à lui enrouler les tentacules autour du cou, et comment on allait l'étouffer.

Je n'en croyais pas mes yeux quand je me suis vu. On aurait dit quelqu'un d'autre qui s'agitait sur l'écran. Ça durait vingt ou trente secondes. J'ai enregistré, puis j'ai repassé la bande une dizaine de fois, en rafale. Après, j'ai été tout à fait rassuré: j'étais vraiment devenu quelqu'un d'autre. Je me suis endormi, plus heureux que je ne l'avais jamais été.